les arts au mur artothèque

université de BORDEAUX

© Antoni Muntadas

les arts au mur artothèque présente

MÛRS POUR L'ART

EXPOSITION VIRTUELLE

« LES SOURCES D'INFORMATIONS

PENDANT LA CRISE DU COVID-19 »

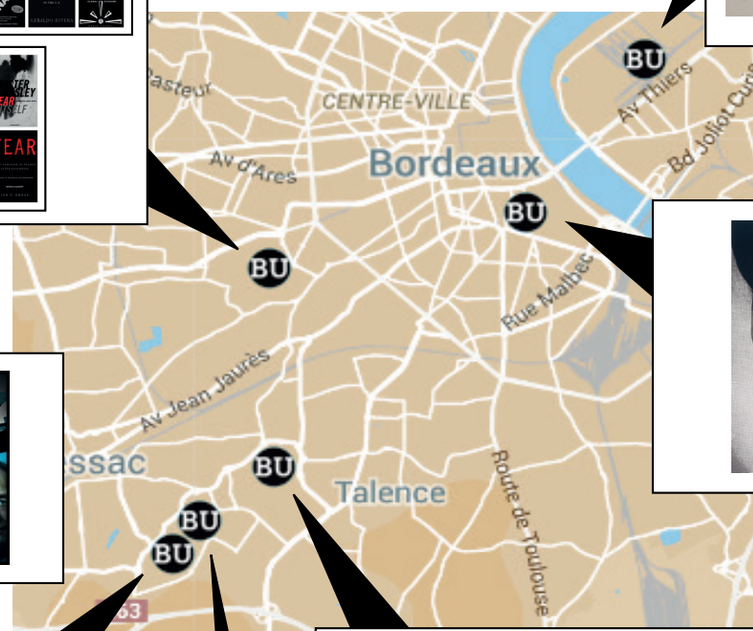
du 08/06 au 10/07/2020

en partenariat avec l'Université de Bordeaux

Au vu des récents événements liés au Coronavirus, les média ont une fois de plus eu un rôle fondamental quant à la transmission des informations. Le rôle des média dans l'art contemporain est un thème fréquemment abordé, questionné, critiqué. Quatorze oeuvres de la collection des arts au mur artothèque ont été sélectionnées pour discuter de cette question en ces temps particuliers de pandémie.

Campus Carreire
Sciences du vivant

Campus Bordeaux Bastide
Infothèque

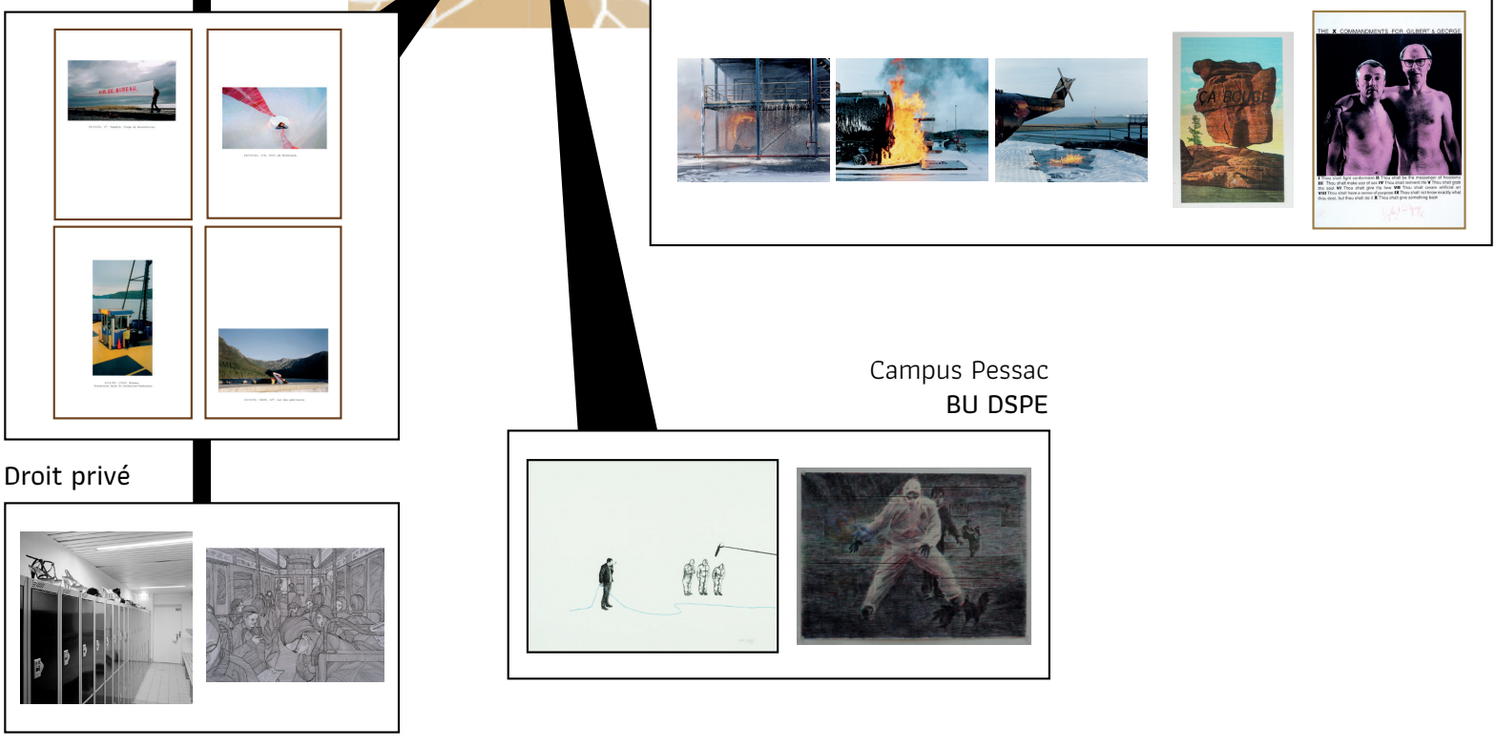


La Victoire
Sciences Humaines

Campus Pessac
Histoire du Droit

Droit Public

Campus Talence
Sciences & Technologies



Droit privé

Campus Pessac
BU DSPE

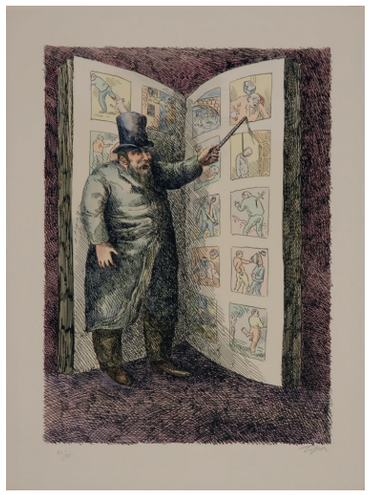
« LES SOURCES D'INFORMATIONS PENDANT LA CRISE DU COVID-19 »

PLUSIEURS MANIÈRES D'INFORMER

La façon dont une information est transmise à l'opinion publique peut avoir une influence très forte sur la manière dont la population va réagir à un évènement. Chaque médium propose un point de vue ou une interprétation par le biais d'articles, de photographies, de vidéos, de témoignages, etc. Selon les moyens utilisés pour illustrer les faits, l'information va être reçue de manière indicative, explicative, ou plus subjectivement de manière rassurante ou inquiétante.

Antoni MUNTADAS
Fear, Panic, Terror, 2010
Photographie, impression sur papier Hahnemuhle
62 x 62 cm

Antoni Muntadas élabore son concept de paysage médiatique, dans lequel il critique la fausse objectivité des médias. L'artiste s'interroge sur l'usage fait par les médias d'un langage en image et en texte, qui attise les préjugés au lieu de documenter la réalité. *Fear, Panic, Terror*, reproduit des couvertures de livres, des unes de journaux, où les titres contiennent l'un des mots Fear, Panic ou Terror, Antoni Muntadas considère que ces sentiments sont insérés quotidiennement et sournoisement, dans nos esprits à force d'être matraqués dans les medias.



© Gaëlle Deleflie

Roland TOPOR

Nouvelles en trois lignes n°1, 1975
Lithographie
73 x 48 cm

Pour la série intitulée Nouvelles en trois lignes, Roland Topor a choisi de reprendre les célèbres brèves de dernière minute que Félix Fénéon, critique d'art et journaliste de la fin du XIXe siècle, publiait dans le journal Le Matin. Ces nouvelles portaient tant sur des faits divers que sur les flux de marchés financiers ou sur le commerce maritime. Mais leur intérêt résidait surtout dans le style, car le critique d'art usait de toutes les ressources du langage et de la rhétorique pour transformer ces informations souvent insignifiantes en véritables haïkus modernes : « Le feu, 126, boulevard Voltaire. Un caporal fut blessé. Deux lieutenants reçurent sur la tête, l'un une poutre, l'autre un pompier. », ou encore « Le professeur de natation Renard, dont les élèves tritonnaient en Marne, à Charenton, s'est mis à l'eau lui-même : il s'est noyé. ». Dans ses sérigraphies, Topor restitue avec subtilité et finesse l'ironie des mots de Fénéon en y ajoutant son humour noir. L'artiste dessine des meurtres et des accidents en cultivant une naïveté parfaitement maîtrisée. L'absurdité et la drôlerie des nouvelles permettent à Topor de créer, très librement, une imagerie burlesque, presque surréaliste.

Paul POUVREAU

Sans titre, 2009-2010
Série *Les quatre couleurs*
Stylo bille quatre couleurs
sur papier journal
46 x 62 cm

Paul Pouvreau interroge le champ de la représentation en cherchant ce qui appartient au réel et ce qui appartient au simulacre de l'image. Il confronte des points de vue en articulant l'artifice et le concret, en créant des espaces d'oppositions, des formes contradictoires. Avec sa série Les quatre couleurs, Paul Pouvreau a choisi certaines images emblématiques de sa collection et les a reproduites au stylo quatre couleurs sur des pages du quotidien Le Monde, afin de créer une résonnance avec le support journalistique.

« Je prélève en permanence des documents photographiques dans des supports les plus divers pour constituer une sorte de bibliothèque d'images liées à l'actualité. Même quand elles sont extraites d'un catalogue, ces dernières témoignent d'un usage de la photographie et sont représentatives de la façon dont on les utilise. »

Paul Pouvreau

Massinissa SELMANI
Au Bout de la Parôle, 2015
Lithographie
62,5 x 77,5 cm

© Gaëlle Deleflie

Massinissa Selmani est un artiste d'origine algérienne. Né dans les années 1980, il dessine avec humour l'absurdité du comportement humain ainsi que des évènements de l'actualité liés à la société ou à la politique. Son intérêt pour la presse imprimée trouve son origine dans son enfance, période de guerre civile en Algérie. C'est à ce moment-là qu'il commence à collectionner les coupures de presses et à convertir l'humour et la satire en un langage auquel il aura recours dans ses œuvres.

« Mon travail est également politique », explique l'artiste dont les dessins sont issus du flot d'images provoqué par l'actualité. À la gravité de certains sujets, Massinissa Selmani répond par la discrétion et la finesse. Ses « montages d'images dessinés » donnent lieu à des situations à la fois tragiques et incongrues dans lesquelles se confrontent humour et indignation.[1]

1 Interview par Julie Maury, *Tafmag*, disponible via https://tafmag.com/artistes/massinissa-selmani-dessine-labsurdite-de-la-vie-a-partir-de-photos-de-presse/

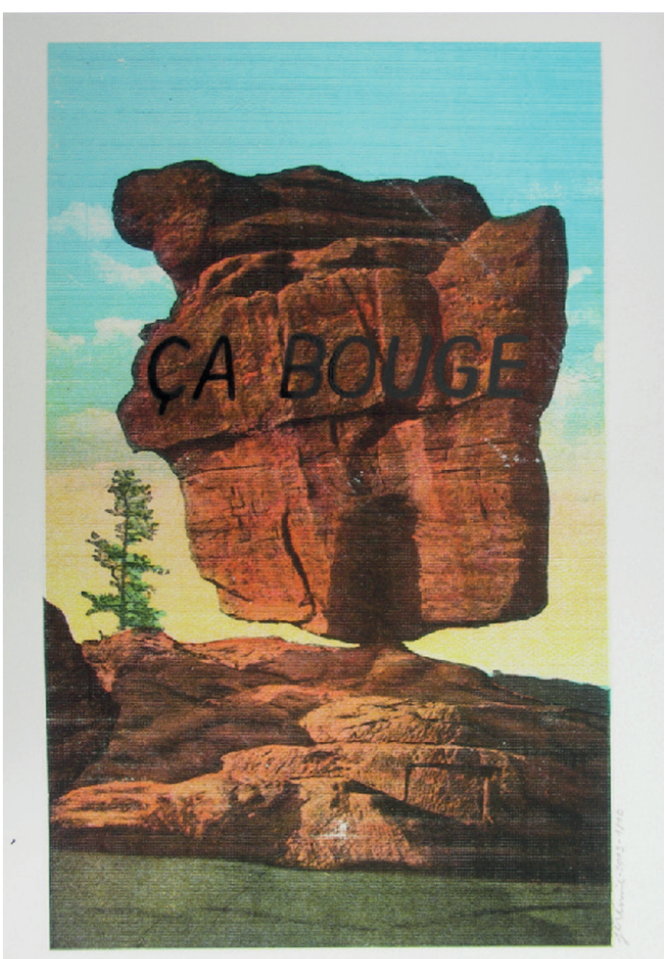
Antoni Muntadas critique dans sa série *Fear, Panic, Terror* la fausse objectivité des médias et l'utilisation malsaine de textes et d'images pouvant générer *Peur, Panique et Terreur* chez le lecteur. En effet, la façon d'utiliser les titres, les images, les mots, dans un article ou sur la Une d'un journal influence la manière dont on reçoit l'information. De la même manière, **Roland Topor** dessine des faits divers issus de journaux de la même façon qu'ils sont narrés, c'est-à-dire avec naïveté et drôlerie, loin de leur aspect de gravité. **Paul Pouvreau** illustre de son côté la différence entre la réalité et le simulacre des images en collectant des images liées à l'actualité et en les reproduisant sur du papier journal. L'utilisation d'une image violente va résumer un fait à un état de violence. De ce fait, si l'on parle du corona virus en utilisant uniquement des photos de supermarchés vidés, ou de foules affolées, on résume une situation sanitaire grave, à un état de violence et de peur qui va inquiéter le lecteur plutôt que l'informer, l'expliquer. C'est la manière de transmettre une information, qu'elle soit dite avec gravité, naïveté, alerte ou absurdité, qui va influencer la manière pour le lecteur de recevoir cette information et de la comprendre.

Dans l'œuvre intitulée *Au bout de la Parôle*, **Massinissa Selmani** évoque la parole donnée par les journalistes à des individus, dont ils peuvent contrôler le témoi-gnage ou sa transmission. Cette parole est représentée par un fil bleu tenu par un journaliste et se terminant en un micro tendu à des scientifiques. Les témoignages transmis par les médias ne représentent pas toujours tous les partis et ne donnent en cela que certains aspects d'un fait ou d'un évènement.

Il est important de savoir prendre une distance face aux informations transmises qui ne représentent pas toujours les évènements de manière objective, ni de manière globale.

PLUSIEURS SOURCES D'INFORMATIONS

De nos jours, le développement du numérique et du partage de données multiplie les sources possibles d'informations. Chaque individu peut devenir informateur en partageant des articles, des photographies, des vidéos. Et chaque individu peut partager publiquement sa propre interprétation d'un fait en atteignant un nombre important de receveurs, et en cela influencer de multiple lecteurs. Mais en multipliant les relais d'informations, les images et les mots utilisés peuvent être manipulés à la manière d'un téléphone arabe. De plus, lorsqu'une image est présente pour témoigner, les gens y croient facilement.



Jérémie GINDRE
Ça bouge, 2013
Tirage ultrachrome rehaussé à l'encre de chine sur papier Fine Art
42 x 30 cm

Jérémie Gindre est un narrateur. Dans les histoires qu'il nous raconte, il étudie avec une curiosité jubilatoire, beaucoup d'humour associé à une certaine désinvolture, la constitution des savoirs.

Ça bouge est un travail autour du passé du plateau du Colorado, et en particulier du Balanced Rock. Il était dit que ce rocher bougeait, ce qui le rendait attractif et donnait envie aux touristes de se photographier avec lui, en payant bien entendu.

A travers un travail qui met en scène texte et image, Barbara Kruger explore le champ du langage contemporain et plus particulièrement celui de la publicité ou de la presse. Stéréotypes, lieux communs, vrais ou faux slogans font l'objet d'une véritable mise à distance, sans volonté de discours critique, mais dans l'esprit d'une observation, d'une analyse extrêmement fine des rouages de la communication et de la manière dont ils agissent (consciemment ou non) sur nos comportements.

En faisant apparaître de courts messages en travers et autour de la photo, Barbara Kruger pointe une chose « L'image n'illustre pas la phrase et le mot ne définit pas l'image. » Elle travaille sur les rapports qui s'établissent entre la représentation, le langage et la réalité. Par le support photographique, elle souligne l'ambiguïté, les risques de manipulation, la violence des médias. Son art relève de la suggestion, de l'interrogation plus que de l'affirmation. Son œuvre traduit de manière omniprésente un souci d'attirer le regard du spectateur et de forcer sa réflexion.

© Gaëlle Deleflie

Barbara KRUGER
Sans titre, 1989
Sérigraphie
91,5 x 91 cm

Nicolas DESCOTTES
3199 LM MAASVLAKTE, 2006

Tirage photographique
contrecollé sur aluminium
50 x 60 cm

Dans cette série 3199LM Maasvlakte, composée de photographies prises dans une zone industrielle de Rotterdam, Nicolas Descottes présente des événements qui ont manifestement eu lieu, impliquant feu, eau, neige carbonique et qui ont laissé des traces. Le feu a transformé des choses laissant des indices qui nous invitent à imaginer et à déduire toutes sortes de drames que les photos ne disent pas.

Nous sommes alors face à une image qui nous paraît réelle. Cependant cette surabondance d'événements, de catastrophes dans ce même endroit est improbable. Certains éléments manquent de réalisme pour construire une fiction. L'illusion est alors déficiente car l'absence de contexte singulier empêche de situer réellement les scènes dans l'espace et dans le temps.

Juraj LIPSCHER

Brothel,Recherswill, Canton Solothum, Switzerland, 2007
Photographie, tirage argentique
61,5 X 51,5 cm

La démarche de Juraj Lipscher s'inscrit dans la tradition de la photographie documentaire, ce style documentaire souligne la nécessité de rester neutre pour décrire le monde contemporain et aborder la réalité de façon frontale. Depuis dix ans, le photographe répertorie en Suisse les établissements qui parlent du corps, de la naissance à la mort.

Les titres des photos de Lipscher, indiquent le type de lieu ainsi que leur localisation. Si le spectateur ne prête plus attention au titre il est amené à constater que les lieux montrés ont un grand nombre de caractéristiques communes, ils sont tous un peu semblables, ces intérieurs semblent même interchangeables.

« La série Body Shops parle de l'homme, et ce, bien qu'on n'y voit rarement une présence humaine. Ce qu'on voit, ce sont des environnements où le corps est pris en charge. Cliniques de chirurgie esthétique, salles d'autopsie, salles de culture physique, les lieux photographiés par Lipscher nous conduisent dans des lieux où l'homme est partout et nulle part. Leurs équipements, leurs machines, leurs meubles trônent au centre d'espaces qui ressemblent à des décors de théâtre. Lipscher dévoile des établissements qui se consacrent à l'humain, des salles où le corps est appelé à subir des traitements adaptés à ses maux pour lui assurer un bien-être. Les maternités sont destinées à prodiguer les premiers soins de la vie, les instituts de beauté à nous réconforter, les salles de sport à nous muscler, les maisons closes à nous donner du plaisir, les cliniques de chirurgie esthétique à corriger nos imperfections, les abris civils à nous protéger, les salles d'autopsie à nous examiner, les crématoriums à nous réduire en cendres. »

Nathalie Herschdorfer

Avec *Ça bouge*, **Jérémie Gindre** pointe du doigt la crédulité du touriste avide de découvertes. Si on déclare que le rocher bouge, alors c'est une curiosité à photographier, quitte à en payer le coût. Cette crédulité peut également définir le domaine de la presse qui peut manipuler les foules en utilisant les bons mots sur les bonnes photos. **Barbara Kruger** montre qu'on peut associer n'importe quel texte à n'importe quelle image et les faire correspondre aux yeux du lecteur. C'est de cete manière que nous pouvons faire croire à des informations puisqu'elles sont prouvées par des images, bien que ces images soient dissociées de leur contexte originel.

De son côté, **Nicolas Descottes** réussit à manipuler des photographies pour qu'on s'imagine des situations réelles. En suggérant des indices de catastrophe, il crée l'illusion et le regardeur plonge dedans. Tandis que **Juraj Lipscher** décrit des lieux en les photographiant de la manière la plus neutre et objective. Cependant le documentaire objectif ne donne qu'un aspect formel d'une situation, alors que des témoignages subjectifs peuvent donner à voir différents aspects d'un sujet.

Entre objectivité ou subjectivité, photographies associées à des textes hors conetxte, informations modifiées, le lecteur peut se retrouver devant une foule d'informations non vérifiées et devoir décider lui même s'il y croit ou non. Dans le cas du COVID-19, cela se traduit également par des chaînes de mails relayées par des proches ayant eux mêmes cru en une information illusoire. Lorsque nous transmettons une information, nous devenons une nouvelle source de relai et devenons en cela responsable de cette information.

PLUSIEURS RÉACTIONS POSSIBLES

Dans cette période particulière, chaque information transmise donne lieu à une nouvelle chaîne de réactions. Quatre réactions rencontrées pendant le confinement peuvent ici être illustrées par des oeuvres de la collection.

© Gaëlle Deleflie

Ji Sun LEE
Métro, Paris, 2013
Encre sur papier
30 x 40 cm

Née en Corée du Sud en 1989, Jin Sun Lee vit et travaille désormais à Paris.

« Le dessin est un outil qui ne me détache jamais, qui me décharge des souvenirs débordants et m'assure de ne pas oublier les scènes qui seraient cachées quelque part dans la mémoire. Je dessine comme si j'écrivais un texte sur un moment de la vie avec des lettres alphabétiques ou autre, comme si je prenais des photographies quotidiennes, mais lentes et longues dont chaque partie est touchée par mes doigts. Si la photographie est l'écriture de lumière, le dessin est, pour moi, une écriture de traits souvent noirs, et la vidéo, celle de temps. Enfin, je m'inspire des souvenirs, de mes souvenirs vécus ou imaginés, ou bien des souvenirs des autres entendus, vus ou lus. »

Notes 2013, Ji Sun Lee

20/10/02. 5°. Tempête. Plage de Bonaventure.

26/10/02. 17h. Port de Rockland.

13/10/02. 16h30. 12°. Lac des américains

Agnès AUBAGUE

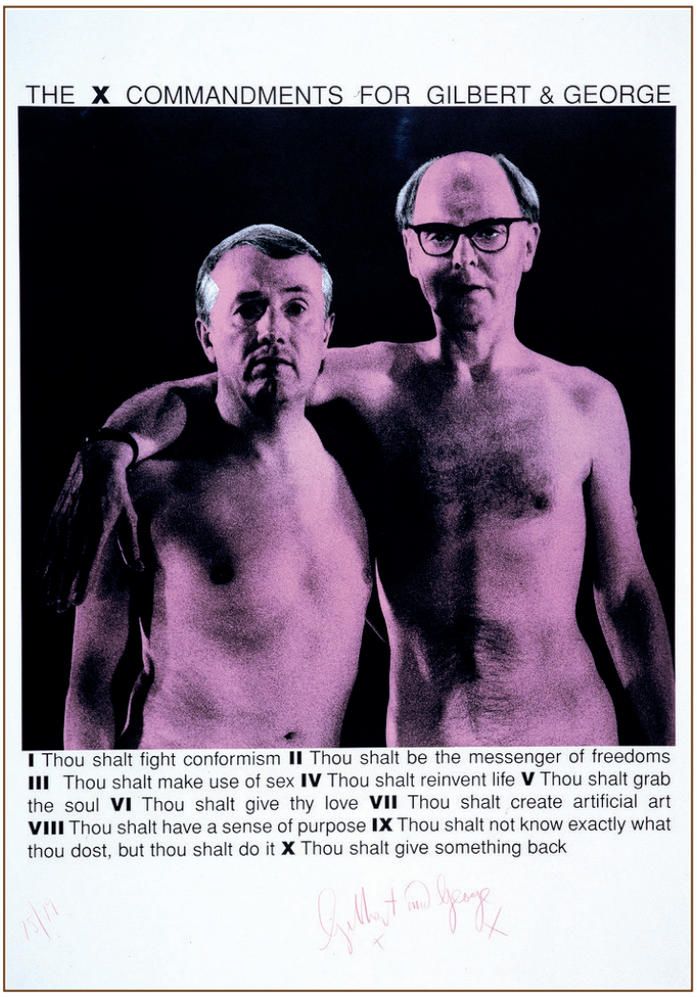
• *4/10/02. 17h30. Bureau. Traversier baie St. Catherine-Tadoussac*, 2002
• *13/10/02. 16h30. 12°c. Lac des américains*, 2002
• *20/10/02. 5°c Tempête. Plage de Bonaventure*, 2002
• *26/10/02. 17h. Port de Rockland, USA*, 2002
Série *La route > Montréal > Godbout > Portland. Voyage au Québec, Canada, USA*
22,5 x 31,5

4/10/02. 17h30. Bureau.
Traversier baie St.Catherine-Tadoussac

Cette série a été réalisée lors du voyage de Agnès Aubague outre-Atlantique en compagnie de Thomas Lanfranchi, de septembre à novembre 2002. Elle explique sa démarche :

« En posant le pied [et l'œil] sur le continent des Amériques pour la première fois, j'ai décidé d'inverser le processus touristique de consommation photographique. J'ai donc respecté une consigne simple : réaliser une seule photo par jour, d'une action de BUREAU choisie, en notant la date, l'heure et la température extérieure. »

Ses bureaux sont donc des installations itinérantes et interactives. Agnès Aubague a ainsi la volonté de tenter la transfiguration de l'ordinaire laborieux… Par le détournement et la mise en scène d'objets appartenant au monde des bureaux et de l'entreprise, le bureau d'Agnès Aubague propose un questionnement métaphorique sur notre rapport au monde du travail, une lecture décalée de la vie professionnelle. Elle se présent comme une artiste du bureau : elle choisit des lieux incongrus pour les transformer en Bureau.



© Gaëlle Deleflie

GILBERT & GEORGE
Les dix commandements, 1999
Lithographie
92 x 64 cm

Gilbert & George produisent des œuvres ensemble depuis leur rencontre en 1967 alors qu'ils étudient la sculpture au Saint Martin's College de Londres.

Le duo se décrit souvent comme sculptures vivantes et considèrent chaque aspect de la vie de tous les jours comme une opportunité à l'expression artistique. Plusieurs de leurs œuvres attirent l'attention non seulement pour leur style vif mais aussi pour leurs thèmes sujets à controverse, comme la sexualité, le SIDA, la violence, le terrorisme et la mort.[1]

« L'art en générale dit le bien, le bon, le moralement correct. Nous, nous croyons à l'ensemble du cycle : la fleur et la merde. Car tout cela change sans arrêt, la morale d'aujourd'hui n'est pas celle de demain, la sexualité, les attitudes religieuses sont en révolution permanente. »

1 http://www.artnet.fr/artistes/gilbert-george/biographie

Pierre BIDART
6 mai 2012, 2012
Photographie
90 x 60 cm

Depuis 1995, les photographies de Pierre Bidart, s'appuient sur des rencontres intenses avec des lieux et des personnes. En 1995, il réalise son premier livre *Quartier Musique*, série où il témoigne des actions de prévention menées par l'association Musique de Nuit auprès des jeunes de la rive droite de Bordeaux.

Pierre Bidart travaille souvent la photographie de manière sérielle, il réalise *La Tangente*, un travail à Tanger où il rencontre la population et certaines personnes ayant pour rêve de traverser la Méditerranée, vers un Eldorado.

L'oeuvre dessinée de **Ji Sun Lee** illustre le comportement souvent passif des gens face aux informations, qu'elles racontent des évènements banals ou dramatiques. Dans une situation comme celle de la crise du Covid-19, elle rappelle aussi la façon dont les gens ont continué à vivre leurs vies dans les transports, les rues et les parcs, malgré les alertes envoyées, entre autre, par les médias.

La série de photographies d'**Agnès Aubague** quant à elle parle de la capacité de travailler hors des bureaux, solution nécessaire pendant la période de confinement qui a été reçue comme une source d'angoisse et d'emprisonnement par certains, et comme une solution à long terme pour transformer nos rapports au travail, par d'autres.

L'oeuvre de **Gilbert & Georges** symbolise la capacité des artistes à reconsidérer les règles, la morale, et ici, à établir de nouveaux commandements dans le but de questionner ceux déjà établis. Pendant une période de crise, certaines personnes souhaitent en profiter pour repartir sur de nouveaux fondements. Cela peut passer par la révolution ou les manifestations, dans le but d'établir des fondements communs. **Pierre Bidart** use de la photographie pour témoigner de ces instants, comme dans l'oeuvre présentée ici ou il photographie la victoire de François Hollande, et la réaction de ses électeurs.